

LES ARGONAUTES

Pierre Cassan

Pierre Cassan

Les Argonautes

© Pierre Cassan, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3652-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute la succession des hommes pendant la longue suite des siècles doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et apprend sans cesse.

Blaise Pascal

Prologue

Eh bien Jason ! reprit l'usurpateur Pélidas, puisque tu es celui qu'à désigné l'oracle, va en Colchide sur les côtes d'Asie aux larges pieds du formidable Caucase, me chercher la Toison d'Or.

Si tu me la rapporte, je te rendrai ton trône et tes biens. Jason accepta et pour y parvenir et franchir tous les obstacles, il construisit avec ses compagnons un navire qu'il appela ARGO.

I

Vu de la fenêtre de son immeuble, le square cerné de façades grisâtres et son vieux banc de bois voisinant un arbre rabougris ne lui inspirait rien L'ordinaire, de ceux qui n'ont jamais connu autre chose. Depuis huit ou dix jours pourtant un événement insolite ne manquait pas de l'intriguer : elle, installée dès le matin sur le banc, immobile, songeuse, les mains posées sur les plis de sa robe qui l'habille d'un voile d'un autre temps. Bien peu s'y asseyaient, en raison des odeurs et du bruit, ce qui rendait sa présence d'autant plus étrange, presque irréelle. Aussi, n'ayant rien à faire, son contrat d'interimaire depuis peu achevé, l'observa-t-il de sa fenêtre avant qu'elle disparaisse sans qu'il sache si quelqu'un était venu la prendre ou si, lasse d'attendre, elle était partie seule.

Il faisait frais ce matin là, l'automne n'était pas loin, la pluie menaçait et pourtant elle était là. Il se dit qu'elle aurait besoin désormais d'un autre coin où s'abriter et qu'il risquait de ne plus la revoir. Aussi, surmontant sa timidité, décida-t-il de sortir au prétexte d'aller retirer sur son compte bancaire le peu d'argent qui lui restait. S'approchant et feignant de musarder, il l'observa davantage : des cheveux clairs, un visage rond fondu dans leur transparence et dans cette blancheur un regard d'un bleu immense qui paraissait tournés vers le dedans. L'observant avec plus d'insistance l'horizon sembla brusquement se rétrécir autour de lui. La gorge serrée, il voulut lui parler « après elle sera partie et si le temps devient mauvais.... » et tout à coup il eut honte de son vieux sac tenu à la main, de ses chaussures usées qu'il cirait avec minutie pour cacher les fissures du cuir, de son imper élimé à force d'être détaché, s'assurant tout de même que son foulard de soie crème, jadis cadeau de sa mère, son seul luxe, cachait bien son col de chemise froissé. Alors, dans son dos une voix un peu grave :

— Asseyez-vous, vous avez bien le temps

Il crut avoir mal entendu, que ces paroles s'adressaient à un autre. Il se retourna, quelques passants se hâtaient, des voitures défilaient, nul semblait s'intéresser à eux, alors il se sentit agressé, presque humilié que l'on forçât la solitude dont sa vie était faite, paralysé par cette voix curieuse au timbre grave

qui n'allait pas du tout avec les yeux trop grands, trop profonds.

— S'il vous plaît, asseyez-vous.

Il obéit, incapable de répondre, gêné à l'idée même de la regarder tant la situation lui paraissait anormale. Il plaça son sac contre lui pour les séparer, ne sachant que faire de ses mains qu'il finit par poser, comme elle, sur les genoux après avoir serré sa gabardine

— Vous m'observiez, n'est ce pas ?

Il ferma les yeux en toussotant pour affermir sa voix :

— Bien sûr, que faites vous sur ce banc tous les matins ?

— Ma présence vous étonne ?

— Non, chacun est libre de faire ce qu'il veut, mais c'est un peu bizarre ; L'agressivité qu'il mit à lui répondre sembla le soulager.

— Pourquoi vous étonner, je cherche, vous voyez bien.

— En interpellant les gens, vous trouvez ça normal !

— Parce que vous aussi vous cherchez, j'ai pensé que nous pourrions le faire ensemble.

— Que puis-je espérer trouver ?

— Mais tout, comme tout le monde ou plutôt l'essentiel.

— C'est vrai, ce ne sont pas les besoins qui manquent.

— Tout dépend de ce que l'on cherche.

— Vous le savez, vous ?

— Ce n'est pas la même chose, moi c'est ailleurs, c'est les autres. -Ah bon ! Vous êtes....

— Non, je ne suis pas ! Vous êtes trivial et injurieux. Ce n'est pas ça du tout

— Alors, c'est quoi ?-L'essentiel tout simplement

— Ce n'est pas une réponse.

— Si, puisqu'il s'agit de ce que nous désirons.

— C'est sans doute trop difficile.

— Bien sur que non, il suffit de vouloir.

- Vous êtes de ceux à qui rien n'est impossible, sans doute !
- Voulez vous m'aider ?
- Moi, mais je ne sais rien faire. De ce que j'ai appris rien ne m'a jamais servi.
- C'est bien pour ça, vous êtes neuf.
- Vous plaisantez, je suis vieux, enfin presque, un pauvre homme inutile sans bientôt plus un sou.
- Vous n'avez pas trente ans.
- Trente ans c'est long lorsqu'on n'espère rien. -Et pourtant vous aussi vous attendez.
- Non, oui, peut-être, je ne sais plus.
- C'est que vous vous croyez seul.
- Vous l'êtes bien vous. Il est vrai que lorsqu'on est jeune et belle, on ne le reste pas longtemps.
- Je ne suis pas si jeune. Le reste n'est qu'apparence.
- Combien ? Dix huit, vingt ans.
- Vous n'y êtes pas du tout, c'est si loin !
- Vous vous moquez de moi, d'où venez vous ?
- De nulle part, d'à côté, de partout et puis j'ai tant à faire.
- Quoi, par exemple ?
- Je vous l'ai dit : chercher, c'est difficile, il y faut beaucoup de temps
- Je crois que vous êtes un peu folle.
- C'est parce que vous ne voulez pas voir.
- Vous m'ennuyez à la fin. La vie est trop absurde. On a plutôt envie de fuir et de fermer les yeux.
- Il faut apprendre à les ouvrir sur le dedans. Croyez moi c'est par là que tout commence.
- Le sommeil, l'oubli devriez- vous dire et puis la mort, oui, c'est cela, la mort....
- Vous sortiez, je crois, pour aller à la banque. Allez, ne tardez pas, vous

avez bien besoin des quelques Euros qui vous restent.

— De quoi vous mêlez vous ! Mes affaires ne vous regardent pas. Le dépit, la confusion devant cette perspicacité anormale, presque divinatrice, cette assurance par trop provocatrice : une agression contre sa propre faiblesse.

— Allez, plus tard peut être !

Il se leva vivement en évitant de se retourner, son sac sous le bras, remâchant sa rancœur pour se presser vers la banque. Son pécule au fond de la poche il regagna son domicile dans une sorte d'inconscience, bouleversé, furieux contre cette fille qui n'était plus là lorsqu'il revint, contre lui même, contre ses réactions imbéciles à la mesure de son insignifiance.

En fouillant dans son frigo presque vide il s'efforça de revivre sa bizarre rencontre, étonné de ne conserver de ce visage presque aucun souvenir : forme transparente, incolore comme ses cheveux, belle à n'en pas douter, cachée dans les plis d'une robe trop ample qui ne livrait que ses mains , des doigts minces et longs, translucides comme souvent chez les blondes. Ah si ! les lèvres , des lèvres qui parlaient en s'arrondissant sur les mots prononcés d'un ton grave et élégant , ourlet de chair , seul à paraître vivant quant les yeux ne reflétaient rien d'autre que vous, miroir indiscret qui vous déshabillait .

En constatant comme jamais la misère de son appartement qu'il s'efforça de ranger sans trop savoir pourquoi, l'image de la fille s'incrusta un peu plus dans sa tête. Il voulait oublier les propos ineptes qu'il lui avait tenus, imaginant son corps dont il ne savait rien. Etait-elle grande, svelte ou plutôt rondelette ? Non, longiligne ou peut être petite et mince. Pourtant il l'avait vue, ensemble ils avaient parlé, elle avait soulevé sa colère, timidité, dépit d'être trop deviné, alors qu'il croyait prendre l'initiative c'était elle qui l'avait interpellé et son orgueil s'en était trouvé affecté.

Il s'aperçut qu'il n'avait rien à faire. Son ancien emploi qui lui semblait assommant lui manquait maintenant. Ses journées étaient pleines quand il travaillait meublant son esprit chargé de trop fortes angoisses. L'oisiveté le laissait désarmé et inutile. Il fouilla dans sa poche, sortit les billets qu'il venait de retirer, les derniers qu'il se mit à compter en comparant avec le relevé qui les accompagnait. Combien de temps allait-il subsister ? Il s'assit en soupirant : loyer, électricité et puis l'indispensable de chaque jour. Il prit un papier, chercha son stylo qu'il ne trouva pas et, découragé, cacha son pécule au fond d'un tiroir avant de se diriger vers la fenêtre. De là, en se penchant, il voyait le square et le

banc qui resterait vide tout le reste du jour. Le temps s'était encore assombri, la pluie approchait annonçant l'automne et le froid et il se demanda si elle reviendrait. La crainte et le regret le tenaillait. Il voulait la revoir, écouter cette voix qui ce matin avait provoqué sa colère en lui laissant une impression trop forte.

« Moi, c'est les autres Il ne suffit pas de regarder, il faut voir.... »

Mais qui est elle donc ? Il a omis de lui demander son nom, sans nom elle ne pouvait exister tout à fait.

Il eut le sentiment de sombrer dans une sorte de délire. Tout à l'heure, près d'elle il n'avait que rancœur, maintenant elle le hantait. Il voulait la serrer contre lui, s'en abreuver comme jamais il le voulut d'une autre, son désir : une ombre, un rêve, elle n'existait pas. Il fallait qu'il pense à autre chose. Tout à coup il songea à Musset, ces strophes poétiques de dédoublement de l'être qui sans savoir pourquoi lui venaient à l'esprit :

Du temps où j'étais écolier
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère

Longtemps il marcha. La nuit le surpris loin de son domicile. La façade d'un bistrot illuminait un coin de rue. Il résolut de sacrifier le billet que sa main serrait dans le fond de sa poche. Il entra. Au bar deux hommes conversaient en buvant, d'autres consommaient en silence, un bruit discret de voix s'élevait d'une table, ailleurs un journal déployé cachait celui qui le lisait et dans un coin un gros homme ingurgitait un steak frites à grands coups de mâchoire, pressé d'être ailleurs sans doute mais son plat achevé il s'installa béatement dans le fond de son siège, le ventre en avant, tout prêt à somnoler. Il choisit une table tout à côté. Il n'avait pas mangé au restaurant depuis longtemps, manque d'argent bien sûr. Mais ce soir il se sentait incapable de rester seul : voir du monde, entendre les gens, leurs chuchotements, s'emplir de bruit, de lumière pour effacer l'image obsédante, le retour sur lui même qu'il craignait d'affronter.